

Hétéronomie du champ du savoir ou la politique d'arabisation comme rupture avec la pensée universelle...

A. Dourari

Résumé

Nous montrons dans cet article que l'hétéronomie du champ du savoir dans tout le monde arabe procède d'une volonté de persistance au pouvoir des gouvernants. La politique d'arabisation est un élément-clé de ce système de (re)production historique de société dans la mesure où elle élargie la fracture intellectuelle entre le niveau de la pensée occidentale et celui des sociétés dites arabes. La raison en est que la langue arabe scolaire a été rendue incapable d'absorber la dynamique pensée scientifique et philosophique mondiale actuelle, en particulier dans le domaine des sciences sociales, par le fait de politiques linguistiques à contenu conservateur. En conséquence, la traduction vers cette langue en est rendue, sinon impossible, du moins difficile et cette situation est compliquée par l'impéritie de la lexicographie/ lexicologie arabe qui reste prisonnière du *lissân al-'arab* du 14^{ème} siècle C.

We show in this presentation that the heteronomy of the scientific field in the so-called Arab world draw on the determination of their systems of government to persist in power. The Arabization policy is one key element of this historic system of (re)production of societies in as much as it aims at aggravating the intellectual divide between the level of thought in the west and that of the so called Arab societies. The reason is that the scholarly Arabic has been rendered over time incapable to express the present days dynamic philosophic and scientific universal thought, particularly the social sciences domain, because in the so-called Arab World the language policies are conservative. Subsequently, the translation to this language is rendered, if not impossible, rather very exhausting and this situation is really complicated by the incompetence of the Arabic lexicography/lexicology that has remained trapped within the *Lissân al-'arab* in the 14th. Century.

Hétéronomie du champ du savoir ou la politique d'arabisation comme rupture avec la pensée universelle...

Prof. A. DOURARI¹

La modernité, c'est celle de l'analyse métalinguistique actuelle qui va puiser ses sources dans un structuralisme authentique et dans les découvertes de la sémiotique. Et c'est parce que cette modernité à la pointe de la recherche scientifique est vécue profondément qu'elle n'a pas honte de renouer avec la tradition

Daniel Reig

Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde

Albert Camus

En Hommage à Mohammed YAHYATÈNE professeur des sciences du langage et traducteur (Université Mouloud Mammeri de Fizi-Ouzou) et à Djamel GUEBRIËD, sociologue bilingue, (Université d'Oran) que la bureaucratie universitaire a condamnés à l'asthénie puis à un infarctus du myocarde respectivement n 2012 et v2013

L'universitaire algérien vit, en tant qu'homme autant que dans ses activités de professeur/ chercheur dans un combat inlassable, contre plusieurs contraintes éprouvantes : **(1) les conditions matérielles et morales de travail, (2) l'hétéronomie du champ du savoir** dans le monde dit arabe, **(3) aggravé par le retard épistémique induit de la posture intellectuelle hégémonique** dans les sociétés arabes **induisant un hiatus presque insurmontable avec la pensée moderne(4)** et la subséquente **perte de domaines** de la langue arabe scolaire, etc.

La conjonction de ces facteurs négatifs plombe l'atmosphère intellectuelle et explique bien l'état de la pensée scientifique, culturelle et même politique dans les sociétés dites arabes qui ont tourné le dos à la pensée scientifique depuis le 15^{ème} siècle¹. Cette atmosphère favorise les extrémismes les plus rétrogressifs et les plus inhumains dont les réflexes, plutôt que la pensée, demeurent prisonnier de l'épistémè impensée du 7^{ème} siècle de l'ère chrétienne. Travailler dans et vers la langue arabe scolaire, c'est faire face à tous ces retards psychologiques et épistémologiques et la béance de la fracture intellectuelle avec l'Occident n'en est que plus étendue.

1) Les conditions matérielles et morales

Hélas, la terrible dégradation des conditions de travail matérielles et morales des acteurs du champ scientifique et éducatif, et plus largement dans la société algérienne, est plus que connue. Il ne s'agira pas ici des tracasseries d'ordre social et économique seulement. Le statut du savoir, de manière générale, et de ses précurseurs dans le monde dit arabe, a été assez décrit jusque dans ses aspects inénarrables pour qu'il y ait besoin de le refaire ici², mais il explique sans doute la fatalité qui a fini par emporter les chercheurs, les uns en exil et les autres dans l'au-delà, à l'instar de Mohammed

¹ Professeur des sciences du langage et de traduction/Alger2 ; Directeur du Centre National Pédagogique et Linguistique pour l'Enseignement de Tamazight/Ministère de l'Education Nationale

Yahiatène, et Djamel GUERRID, après avoir constitué pour eux un handicap permanent dans leur pratique pédagogique et scientifique. L'écueil le plus immédiat est certainement celui de l'administration universitaire.

L'administration est médiocre et castratrice dans les universités algériennes car elle procède du pouvoir et non pas du savoir³.

Elle est autoritaire et ne tient compte d'aucun contre-pouvoir scientifique ou pédagogique qu'elle soumet à ses caprices. Elle monopolise l'essentiel des moyens de travail (bureaux et moyens de communications y compris l'Internet). Le professeur/chercheur a un statut bancal car perçu comme un adversaire attelé à la démythification/déconstruction des actes de manipulation commis par le pouvoir (politique et administratif) par le biais de la prévarication et la rétention d'information. Les professeurs/chercheurs sont persécutés ostensiblement ou discrètement et la hiérarchisation à l'université ne tient aucun compte ni de la quantité ni de la qualité de l'activité scientifique et pédagogique. L'ordre de la domination obéit à la seule règle de l'allégeance au pouvoir politique dont découle celui total de l'administration.

L'administration domine, contrôle, transforme le droit en privilège qu'elle accorde à sa clientèle qu'elle tient au service des plus puissants pour s'attirer la protection du pouvoir (contre la loi) dont elle s'essouffle à obtenir l'agrément d'agent zélé...La production scientifique et la pédagogie sont alors réduites à tout ce qui est bruyant et creux justifiant l'existence de l'administration. Par exemple une réforme du système universitaire est lancée tambour battant et s'appelle, pour faire beau, LMD ! Ou alors l'approche par les compétences (APC) aussi mal élue que son homonyme des mairies. Le changement est suggéré par le nominalisme. Aucun bilan ne fera suite, aucune évaluation, aucune classification des universités n'est engagée sur le critère de l'activité scientifique ou sur l'efficacité de la gouvernance. Les institutions universitaires n'étant liées par aucune compétition scientifique, autant que les professeurs/chercheurs eux-mêmes en tant qu'individus, aussi n'y a-t-il aucune raison de rendre visibles les meilleurs professeurs/chercheurs. Ceux parmi eux qui accèdent aux postes de responsabilité ou aux financements (études à l'étranger, mobilité, ...) sont bien des représentants de l'administration universitaire et des ministères qui compensent leurs carences scientifiques par l'élargissement de leur pouvoir administratif.

2) l'hétéronomie du champ du savoir dans le monde dit arabe

Le monde dit arabe se caractérise au plan des mentalités des castes au pouvoir par l'invocation incantatoire d'une spécificité singulière, due à sa religion paraît-il, qui lui permet de tenir un discours de légitimation de pratiques à contresens⁴ de l'évolution du monde entier toute civilisation confondue. Il ne s'embarrasse, cependant, pas du principe de non-contradiction en faisant sienne la publicité du « dialogue des religions » et même de « l'universalité »!

Aujourd'hui encore cette raison *spécifique et singulière*, qui a un palmarès impressionnant de destructions en Algérie et ailleurs dans le monde islamique, persiste en tentant, en Tunisie, de faire revivre l'enseignement de la Zeituna.⁵ On pourrait aussi donner l'exemple de l'Égypte dont le gouvernement islamiste s'efforce de replonger la société dans l'idée du l'âge inaugural et qui est finalement chassé par les citoyens deux ans après son élection (V. manifestation du 30/06). Notre

ami Mohammed El-Medlaoui⁶ dénonce dans un long article la volonté des islamistes au pouvoir au Maroc d'instaurer l'enseignement du « miracle du Coran » dans toutes les filières d'enseignement au Maroc.

2.a) Acharnement contre la pensée critique et système de production historique des sociétés

La pensée critique est bannie des systèmes éducatifs arabes. Toute approche critique du **corps doctrinal** du discours du pouvoir ou de l'islamisme, à partir des épistémologies des sciences sociales, est ipso facto condamné.

Les sciences sociales dont l'objet est l'homme, l'organisation et le fonctionnement des sociétés et du pouvoir ainsi que **les fondements** des discours de légitimation, sont **déclarées ennemies**. Elles sont alors dites **juives**, comme si la physique, la chimie et les mathématiques étaient, elles, islamiques !!

Mais on continue à vilipender les sciences sociales qui semble-t-il ne servent à rien dans ces sociétés qui devraient se contenter de la suffisance des gouvernants sans aucune formation universitaire.

L'école algérienne s'est dégradée non pas parce l'enseignement des sciences sociales y serait hégémonique (elle n'est performante ni dans ces sciences, ni ailleurs), mais bien par ce qu'elle est dominée par les thèmes idéologiques et identitaristes, par ce qu'elle subordonne la raison scientifique à la raison religieuse la plus fermée du wahhâbisme, par ce qu'elle méprise l'histoire (l'amazighité depuis le paléolithique supérieur et l'algérianité actuelle) et la géographie (l'Afrique du Nord), par ce qu'elle a été mise sous l'étouffoir de l'article 120 du parti unique dès 1980 en matière de leadership (depuis le directeur d'école, jusqu'au recteurs d'universités) aggravé par le mépris du critère de compétence pédagogique et managériale au profit de la seule capacité d'allégeance et de baragouin en langue arabe. La politique d'arabisation vindicative déclenchée dans les années 1980 a vidé l'école algérienne de ses compétences actuelles et avenir. Elle a brisé l'esprit de rationalité et la maîtrise des langues étrangères de même qu'elle a brisé la maîtrise de l'arabe scolaire, elle a brisé l'amour et l'enseignement des mathématiques autant que des sciences sociales. Elle a inhibé le désir de compétence car celle-ci n'avait plus aucune implication pragmatique dans la société où le savant est méprisé au profit des relations de proximité avec le pouvoir. L'école est disqualifiée car elle n'est plus cet ascenseur social qu'elle était au lendemain de l'indépendance, ce n'est plus elle qui promeut l'élite et le leadership social mais l'allégeance.

Moderniser l'école signifie (ce que voulait dire le premier ministre Sellal?) d'y garantir la primauté de la raison scientifique sur les mentalités traditionnelles; ce n'est certainement pas d'en exclure les sciences sociales. Ou alors les questions brûlantes des Algériens relatives à l'échec scolaire, à la discréditation du savoir et de l'écroulement de l'université, à la harka, au suicide, au terrorisme, au retour aux conflits tribaux et ethniques, à la corruption des agents de l'Etat aux plus hauts degrés, à la déliquescence des institutions de l'Etat et le triomphe honteux du néopatrimonialisme, à l'incapacité avérée des gouvernements successifs depuis 1962 de gérer l'économie et la société... toutes ces questions relèveraient-elles de la chimie, de la physique ou des mathématiques ?

« Derrière chaque fait social, il y a de l'histoire, de la tradition, du langage et des habitudes » nous dit encore Marcel Mauss (Ibid). Ceux qui regardent d'en haut les sciences sociales devraient afficher moins de morgue surtout quand on est Ghardaïa⁷, ville qui connaît une instabilité chronique en

termes de conflits économiques, sociaux, culturels et ethniques mais paradoxalement aucun conflit chimique ou physique ou même mathématique !

Selon Omar Aktouf⁸, intellectuel critique très en vue au Canada et aux USA, qui cite le *Tiers instruit* de Michel Serres :

« Les humanités poussent...à se poser trop de questions fondamentales et donc à entretenir et à intensifier l'angoisse ; car, contrairement aux 'sciences exactes', elles ne peuvent conduire à l'illusion de posséder des certitudes...et ce sont ces illusions de certitude qui permettent les attitudes technocratiques, pragmatiques, matérialistes et productivistes, si nécessaires à la bonne santé du 'marché' universel » (p90-91)

Si les systèmes dogmatiques de l'islamisme et du pouvoir, dont les certitudes relèvent de la foi, sont ainsi violemment soustraits à la pensée critique (**impensable**), il convient de s'interroger sur la nature du **système de production historique des sociétés** qui est **maintenu** par la violence dans les sociétés dites arabes et qui en explique la stagnation ou la relative évolution sanglante et paradoxale. On reconnaît là les traits de la **société fermée** de Karl Popper⁹, mais ce sont des sciences sociales !

Le fonctionnement des systèmes politiques arabes actuels relève d'une posture mentale commune : conscients de ne **pas** posséder **d'autorité** (illégitimité), mais seulement du **pouvoir** (détention du monopole de la violence), ils tentent d'**empêcher l'émergence de toute autre autorité, particulièrement d'une autorité scientifique autonome visible** capable de déconstruire leur système politique ankylosé qu'ils présentent comme unique vérité.

2.b) Le Salafisme comme posture générale

Pour l'idéologie dominante, les problèmes anciens et nouveaux des nations arabes et islamiques « ne pourraient être résolus que par ce qui a pu les résoudre à leur commencement » ! (***lâ tasluhu 'umûru hadhihi al-'umma 'illâ bimâ salaha bihi 'awalluhâ***) et, par conséquent, la plongée dans le passé mythique est présentée comme une panacée. L'image du savant est disjointe de **l'innovation** ou de la créativité (***kullu bid'atin dalâlatun wa kullu dalâlatin fî an-nâr***, énonçait Ibn Taymiyya). Le savant est une simple mémoire de faits et gestes des « pieux Anciens », sélectionnés, et leur répétiteur moraliste, selon l'avis d'Ibn Taymiyya présenté indistinctement comme savant. Les institutions scientifiques et le savoir (la raison) relèvent ipso facto du souci du paraître-non être (mimer formellement l'Occident). C'est Platon qui disait fort à propos :

« Quand les hommes auront appris beaucoup de choses, ils croiront être bien savants et ne seront que des ignorants pour la plupart et de faux sages insupportables dans le commerce de la vie. »

A savoir pourquoi *yawm al-'ilm* (La journée de la science) est-il conjoint à la célébration du décès d'Ibn Badis, un réformateur des pratiques populaires de l'islam et cependant favorable à la sécularisation de la société algérienne, non connu pour avoir une grande production intellectuelle comparable à celle de Mohammed Abduh, de Rachid Ridha, de Taha Hussein, de Khaled Mohammed Khaled, d'Ali Abd- Ar-râziq...ou même de ses compatriotes algériens tels Mouloud Mammeri, Mostéfa Lacheraf, Sahli M.Chérif, Mohammed Arkoun...!

L'entretien de la confusion entre « *'ilm* » (=érudition religieuse) et « *'ilm* » (=science rationnelle) rend service à l'idéologie conservatrice et aux détenteurs du pouvoir mystificateur.

Cependant, ce sont ces **discours** mystificateurs et inhibiteurs qui sont **amplifiés** et rendus prégnants dans la société par les grands médias contrôlés féroceement par les pouvoirs et leurs appareils idéologiques.

Qui aura lu les travaux de Durkheim sur le *suicide* ou sur les *formes élémentaires de la vie religieuse* ?, ceux Mircéa Eliade sur *les aspects du mythe ? Mythes rêves et symboles* ?

Déni de réalité

Dans cette raison mimétique et apologétique, les faits objectifs, comme les conséquences des comportements épistémiques, sont dédaignés. Seule **compte l'obtempération au pouvoir** omniprésent et **au sacré** postulé et à ses agents. La catastrophe du terrorisme islamiste (pression violente sur la conscience de la société et l'imposition d'une volonté particulière sur la volonté générale) n'est pas vue sous l'angle de la place de la question religieuse dans la politique de l'Etat indépendant (l'islam officiel) ; celle du Sida n'est vue que sous l'angle de l'écart par rapport à la norme morale religieuse (honteuse maladie) et les médias sont pudibonds quant aux moyens de s'en préserver car, disent-ils, notre belle religion, nous en préserve; la pédophilie (des Imams ont été inculpés), l'inceste, le viol, les violences contre les faibles, et même la corruption endémique et l'esclavage...la question de l'adoption de même que les inhumaines procédures ne tiennent compte que de la conformité à certains oukases religieux, mais jamais de l'intérêt psychique et du confort mental de l'enfant ou de ses parents adoptifs (nombre de ces enfants sont bafoués et condamnés à vivre dans la souffrance de 'sans origine') pour la seule fin de conformité avec une vieille règle religieuse née dans une société qui ne dépassait pas les 10.000 habitants, mais imposée comme règle atemporelle !

Ces phénomènes sociaux, ces représentations, ne sont pas soumis aux grilles analytiques et explicatives de la raison scientifique des sciences sociales. Les institutions qui sont le propre de l'Homme ne sont pas non plus soumises à l'analyse comme si leur existence était naturelle. La pensée n'a aucune fuite sur la réalité, elle ne traite pas de faits observables, mais se contente de reproduire un discours incantatoire qui renvoie à d'autres discours anciens « d'autorités » religieuses, rapprochés, même par forçage de sens, de situations actuelles. En l'absence de méthodologie scientifique, c'est le principe de l'analogie (= *al-qiyâs*) seul qui fonde toute leur approche intellectuelle-véritable table de Procruste.

Tout est **transcendantalisé**, l'histoire devient une **hiérophistoire** et la parole 'révélée', y compris l'expérience de Médine, subit « un **arrachement** à la **réalité** historique »¹⁰ à telle enseigne que même les ouvrages islamiques des *asbâb nuzûl* (=les circonstances de la révélation) sont oblitérés¹¹. Le pamphlet de Mohammed Abdeslam Farag¹², est la référence obligée, hypostasiée et transcendantalisée des islamistes qui n'hésitent pas à éliminer physiquement tout penseur critique à leur égard...

La chari'a (au singulier et avec un article défini!), devenue référence obligée que tout le monde pense connaître, n'a aucun support bibliographique **particulier** (codex, corpus de règles ou de lois ou de principes repérables) afin de la dérober à la pensée critique. **C'est un concept flou dont le contenu n'est décrit nulle part...**Cela relève de l'impensable que **le savoir des sciences sociales, brimé et tabou, laisse entier à travers les âges** et que l'arabisation conservatrice empêche de voir dans les travaux occidentaux.¹³

L'enseignement supérieur en Occident ultra libéral, technicisé et soumis à la seule règle de la productivité et de l'employabilité par le marché-roi, ne forme plus à l'intelligence¹⁴, car, comme le souligne O. Aktouf¹⁵,

« Hélas, être intelligent devient aujourd'hui synonyme de posséder des capacités quasi mécaniques de résolution de cas impliquant de moins en moins la réflexion (ce qui démultiplie l'usage des logiciels et pousse à utiliser des expressions aussi aberrantes que mystificatrices, du genre intelligence artificielle). On oublie que l'intelligence humaine suppose, dans son étymologie même, non seulement la capacité, toujours inédite, d'effectuer des combinaisons conceptuelles originales, mais aussi et surtout une idée de finalité, de sens, et de sens du bien ». (p89)

Aktouf cite un autre intellectuel critique, en la personne de Maurice Machino qui dénonce le fait de confondre « penser » avec « calculer », et « réfléchir » avec « analyser » (*Ibid.*).

S'il en est ainsi en Occident ultra libéral, que faut-il, alors, attendre du Monde dit arabe, vieux cimetière d'idées et réceptacle non seulement des déviances de l'Occident ultra libéral, mais aussi de celles propres à la raison religieuse traditionnelle, raison imitative des Ancienst en complémentarité avec la raison techniciste ? Faut-il s'étonner qu'en Algérie, le commerce de la téléphonie mobile et de l'informatique soit quasiment le monopole de la mouvance islamiste ?

2.c) L'université dans ce contexte général :

Il n'existe pas de développement économique, social, culturel et personnel sans éducation. L'enseignement supérieur doit assumer son leadership moral et sa responsabilité sociale...C'est lui qui forme **les formateurs à tous les échelons de l'éducation** et de la société. La connaissance scientifique dans tous les domaines dépend de la qualité de la recherche scientifique dans l'enseignement supérieur.

Le changement social ne peut donc s'envisager sans un enseignement supérieur de qualité. Mais peut-on dire que les sociétés arabes y sont rétives ? En dépit des signes qui confirment bien une **empathie pour le changement** manifesté notamment par la fuite de cerveaux¹⁶ et des révoltes arabes y compris en Arabie Saoudite où des femmes bravent l'interdiction « religieuse » de conduire une voiture !

Les sociétés et les économies animées par le progrès technologique et scientifique **poussent à l'innovation** et la libre pensée dans tous les domaines et entraînent un très grand développement de la demande d'enseignement supérieur et des institutions de savoir et subséquemment de leur statut social. L'exemple le plus manifeste est celui des pays nordiques, de l'Allemagne, de la Corée du Sud, de la Chine et de l'Inde...

L'Etat algérien n'offre pas de savoir scientifique et n'en est pas demandeur

En Algérie, non seulement **l'Etat n'est pas demandeur de savoir scientifique ou d'expertise algériennes** - il les ignore même et leur préfère si nécessaire l'expertise étrangère car elle a l'avantage de *repartir* chez-elle aussitôt empochés ses frais de mission. Même **le MESRS, porté plus sur le contrôle politico-idéologique** des universitaires, n'en est pas un incitateur (voir le sort réservé à tous les rapports de commissions spécialisées). Faisant fi des honteux classements internationaux des universités algériennes, ce dernier trouve le moyen d'émettre une **note restreignant les libertés**

de pensée et de création scientifique des universitaires présentées à l'étranger.¹⁷ Les colloques en Algérie sont du coup soumis à autorisation du MESRS et à des contraintes financières imposées à la participation des étrangers sous prétexte de réciprocité ! Le présupposé d'une telle attitude est qu'un professeur occidental sentirait le même besoin de payer pour publier en Algérie que son homologue algérien en occident !?

Sur un autre plan, le **ministère des affaires religieuses** est seul habilité à « **calculer** » **visuellement la position astrale de la lune** pour le début du Ramadhan ! Délicieux voyage dans le passé ! On est loin de la pensée d'Einstein qui ne demande de connaître que la *position*, la *vitesse* de déplacement d'un objet et son *orientation* pour déterminer son passé et son futur ! On est loin aussi de la pensée rationnelle arabe classique où le calcul des positions de la lune a été réalisé (*manâzil al-qamar*) depuis longtemps.

A chaque séisme, éclipse ou autre événement astral naturel, comme les inondations, la sécheresse, les sociétés sont soumises aux explications hyper-médiatisées de cheikhs à la pilosité bien exhibée ! On convoque le *surnaturel* pour expliquer le *naturel* et on assiste au retour des rogations des anciens Grecs ou des tribus anciennes d'Australie usant de la magie imitative (*Salât al-istisqâ'*)!

Pour reprendre le prof. REIFFERS, l'économie de **la connaissance exige une croissance tournée vers l'apprentissage, l'innovation et les avancées technologiques** dans le but de provoquer un **changement comportemental institutionnel et individuel** et modifier profondément le fonctionnement de l'économie.

Pour l'Algérie, ce sont **50 ans d'attitude misonéiste, de minoration et d'étouffement de la raison scientifique, de soumission du savoir au pouvoir d'une caste rétive à la culture, d'hégémonie de la pensée religieuse couplée à l'identitarisme** (arabisme, berbérisme, islamisme) stérilisant. La **politique linguistique d'arabisation et d'islamisation** conservatrices du système éducatif et de la société en sont l'instrument redoutable et l'expression paroxystique.

La perception **sous-jacente de la méritocratie est constituée de méfiance envers le savoir scientifique (= la raison)**, d'une orientation globale **en faveur des positions de pouvoir**...conséquence de l'hégémonie de la légitimité révolutionnaire, de la **non reconnaissance de l'autonomie du champ du savoir** et de la non séparation des pouvoirs.

La lutte pour le contrôle politique du champ du savoir s'exacerbe et les organisations étudiantes et d'enseignants universitaires sont parasitées (les syndicats et les associations), selon la même méthode appliquée au champ social, culturel et économique sans se soucier des conséquences néfastes sur l'efficacité et la compétitivité des systèmes universitaires algériens face à leurs homologues occidentaux et mêmes arabes. L'essentiel c'est la pacification et la capture de la rente pétrolière !

2.d) Leadership et tradition universitaire déficients

Les **gestionnaires des universités ne sont pas recrutés parmi les meilleurs universitaires** (en dépit des dispositions de la réglementation. Ils **ne sont pas** non plus **évalués selon des critères de production institutionnelle ou individuelle de savoirs** (nombre et qualité des revues, des thèses soutenues, des essais publiés, des expertises, de la reconnaissance scientifique internationale). Ils

sont recrutés pour la plupart parmi les universitaires des sciences exactes ! En dépit de cela (du complexe à leur égard) la magie n'a pas opéré.

L'université est un simple système d'écluses et de chicanes par lesquels transitent des flux de cohortes massives d'étudiants anonymes qui en ressortent comme ils sont entrés : sans compétence disciplinaire et sans changer positivement leur esprit. Seules les mosquées, cellules d'endoctrinement islamiste, fleurissent dans les quartiers et dans les cités universitaires. Les prêches enflammés dominent l'activité intellectuelle des étudiants et des universités aux dépens des espaces de débats scientifiques contradictoires.

2.e) Espace de domination politique

L'université est un espace de domination politique (bureaucratique) organisant la compétition d'allégeance au pouvoir.

Aucune place n'est donnée dans la hiérarchie sociale et universitaire aux créatifs et aux détenteurs du savoir. Aucun système de gratification en faveur du savoir (pédagogie et recherche, expérience capitalisée...) et **aucune reconnaissance sociale** pour les rares managers ouverts sur l'universel. Dans une atmosphère de mépris du savoir, le corps professoral et magistral n'a aucune autorité face à l'administratif.

A cela s'ajoute ce snobisme arrogant de refus de reconnaissance de diplômes et de parcours scientifiques variés obtenus dans les meilleures universités occidentales!

Le MESRS oserait-il, par exemple, afficher la liste de ses recteurs et doyens à l'échelle nationale avec le nombre de publications de chacun, ou alors rendre publiques les activités scientifiques collectives de chacune des universités algériennes et procéder à leur classement national selon ce critère au lieu de s'entêter à démentir les classements internationaux par une rhétorique creuse de mal-aimé ?

Ceci explique l'absence d'une tradition universitaire consacrée reposant sur le savoir et **l'effondrement du système universitaire et éducatif** dominé par **l'autoritarisme** de l'administration (pouvoir). C'est aussi le constat de toutes les commissions de réforme du système éducatif (=savant collectif) installées pourtant à l'initiative et sous le contrôle du pouvoir.

2.f) Universités ou fabriques de fausses certifications ?

Un *dicton* très usité chez les étudiants résume bien la fonction de l'université aujourd'hui. Il est lui-même forgé sur le modèle des règles islamiques décidément prégnantes : « *al-chahâdatu fi l qitâ', wa l'ilmu 'alâ man ista'* » (=le diplôme relève de l'inéluctable, mais le savoir est réservé à ceux qui en ont la capacité).

Le système éducatif (du primaire au doctorat), ailleurs, lieu de formation de l'esprit d'une nation, **ne fait que pérenniser la domination de l'idéologie obscurantiste** en formant un **esprit plus sensible à l'émotion** (à la catégorie affective du surnaturel) **qu'à la raison**. Même le **rationalisme arabe classique et moderne en est exclu** : ni Averroès, ni Avicenne, ni Al-Kindî, ni Abu Sulaymân al-Mantiqî,

ni Fârâbî, ni Avempace (Ibn Bâjâ)... ne sont enseignés à l'école ; pas plus les Humanistes comme Abu al-Faradj Al-Isfahânî, Al Mas'ûdî, Ibn Tufayl, ni Abu Hayyân at-Tawhîdî, ni al-Djâhidh, ni Ibn Al-muqaffa'... et encore moins les auteurs maghrébins et orientaux anciens et modernes. Alors que les médias audio-visuels et le marché sont saturés de références obscurantistes qui infantilisent les cerveaux.

L'effondrement du système de santé publique et privé a été assez illustré en écho à la prise en charge de la maladie du président pour devoir y revenir et le pouvoir a le souci de construire la plus grande...mosquée !

Si les sciences de la nature (dites exactes) sont un peu indifférentes, ou supposément privilégiées par le pouvoir, c'est par ce qu'elles ont pour objet l'explication du fonctionnement de la nature ; ce pendant que les sciences sociales sont perçues explicitement comme un ennemi car elles s'occupent précisément de ce sur quoi ils sont assis : de l'homme, de sa foi, de l'organisation de la société, de la manière dont elle est gouvernée et du pouvoir en son sein ainsi que des discours de légitimation.

La sociologie nous dit Marcel Mauss¹⁸, du fait

[qu'] « il n'y a de société qu'entre vivants...n'est qu'une partie de la biologie, tout comme la psychologie... », « la sociologie comme la psychologie humaine est une partie de cette partie de la biologie qu'est l'anthropologie, c'est-à-dire le total des sciences qui considèrent l'homme comme être vivant conscient et sociable »

Dévitilisation de l'arabe scolaire

Si les lieux du savoir sont si marginalisés et dominés encore au 21^{ème}. Siècle, comment s'attendre à l'émergence d'un quelconque esprit scientifique aussi peu généralisé dans la société ? Comment s'attendre à ce que la langue arabe scolaire, imposée comme seul véhicule (ou comme tombeau) de cette pensée scientifique arabe, évolue positivement dans une telle atmosphère ?

Si on l'empêche systématiquement d'évoluer, comment cette langue pourra-t-elle se hisser au niveau des autres langues de savoir qui jouissent d'une très grande liberté et d'aides substantielles des Etats occidentaux ? Si cette langue n'est pas au même niveau que les grandes langues de savoir, comment le professeur et le traducteur pourront-ils traduire les savoirs des langues occidentales vers la langue arabe scolaire si retardataire ?

Le développement de la pensée (contenu) s'accompagne nécessairement du développement de la langue (expression) dans laquelle elle s'exprime. La catégorisation du réel (son découpage) est d'autant plus fine que la connaissance scientifique est plus profonde, plus précise, plus nuancée. Les catégories du réel ainsi établies par la pensée scientifique fine, suscitent des catégories lexicosémantiques et grammaticales nouvelles tout aussi précises et nuancées dans la langue censée les exprimer. Mais, si cela est vrai, alors par quelle miracle pourrait-on faire correspondre (par la magie de la translation ?) une pensée scientifiquement très développée, exprimée donc dans une langue source développée, avec une langue cible et une pensée prisonnières d'une épistémè aussi vieille et fermée?

En fait, le scientifique, en milieu arabisé monolingue, affronte une double peine : peine pour acquérir du savoir scientifique moderne (nouveau découpage du réel, nouveaux concepts) produit dans les

langues occidentales (nouvelles catégories lexico-sémantiques), et peine liée aux difficultés de diffusion et de vulgarisation de ce savoir aux fins de socialisation pour des raisons d'incompatibilité de l'outil de communication compliqué par les résistances idéologiques à la raison critique.

Il en résulte un hiatus infranchissable entre l'évolution rapide de la pensée critique occidentale et la pensée dans les Etats dits arabes hibernants encore dans l'épistémè ruminée du 7^{ème} et 8^{ème} siècle de l'ère chrétienne, rendant la langue arabe scolaire inapte à exprimer (catégories lexico-sémantiques) ces évolutions sans un volontarisme excessif qui confine à l'incompréhension et/ou au vulgaire et sans de graves distorsions systémiques.

3) Retard épistémique et hiatus linguistique avec la pensée moderne

3.a) Norme linguistique et norme culturelle

Daniel REIG, spécialiste de lexicographie/lexicologie arabe, fin connaisseur de la culture arabe et de son histoire, auteur du célèbre dictionnaire **As-sabîl, arabe-français**, (Larousse), un parmi les rares dictionnaires d'arabe *moderne*¹⁹, éclaire le lien existant entre norme lexicographique et norme culturelle. Il nous dit :

« La **norme culturelle** est non moins importante car elle **se définit elle-même, non pas seulement à l'intérieur de la langue, mais aussi à travers la langue**, par le discours que tient une civilisation sur elle-même et sur le monde, **discours mythiques** par définition. Dans le cas de la civilisation musulmane, **le mythique est [...] surdéterminé par cet aller-retour [...] entre un discours fondateur (le Coran), fondateur de la langue et des mythes**, et la langue elle-même dans lequel ce discours est tenu »²⁰ (p72)

Plus loin, il précise :

« **Langue sacrée**, l'arabe a un statut de nature ontologique puisqu'elle est **désormais créée par la Parole divine** dont elle est porteuse dans le temps même qu'elle est, pour les hommes, créatrice du Monde à travers cette Parole. **Le temps n'a donc pas de prise sur elle, puisqu'elle est**, sous sa forme coranique, **réactualisée** depuis quinze siècles en et par chaque individu **sous la forme qu'elle avait quand elle est apparue en ces temps originels** de la mission mohammadienne [récitation du Coran lors des cinq prières canoniques], **dans sa splendeur primordiale.** » (p73)

On aurait pu espérer que cette attitude de sacralisation et de figement de la langue arabe classique soit dépassée maintenant et une dissociation intelligente se serait opérée entre la langue de la Révélation et la langue profane des autres domaines au fil des siècles. Mais on déchantera très vite et D. Reig dit explicitement :

« Le phénomène est observable, d'une manière encore plus édifiante, **dans la pensée arabe contemporaine dont la référence lexicographique principale reste le *lisân al-'arab* composé au XIV^{ème} siècle** par Ibn Al-Manzûr²¹ (1232-1311) pour conserver les restes de la culture arabe devenue alors une espèce en voie de disparition » (p69)

C'est claire, l'idéologie arabe dominante empêche cette langue de faire son aggiornamento sous prétexte de la conserver dans son « état primordial » aussi atemporelle que le serait le texte « exemplaire » qu'elle a véhiculé (Coran), comme si elle n'avait commencé à exister qu'à partir de cet instant précis et s'y était éteinte²² en lui, en lui étant fonctionnellement entièrement réservée, et comme si tous les individus appartenant à ce monde islamique étaient arabophones et parlaient cette variété coranique ! Elle n'est, pourtant, la langue maternelle de personne. Pas même celle de tous les habitants de la péninsule arabique du temps du prophète²³, puisque les Yéménites parlaient le sudarabique (sabéen et himyarite) et les gens du nord de l'Arabie parlaient le nabatéen. Réciter mécaniquement recto tono des paroles (fixées au mieux plus de quarante ans après le début de la Révélation dans des conditions aléatoires, polémiques et non définitivement avant le 8^{ème} siècle avec la fixation de la graphie arabe, ce qui laisse beaucoup de temps pour l'évolution de la langue), même déclarées divines, dans une langue ne signifie pas comprendre cette langue et encore moins la parler.

La *croyance* en l'immutabilité de l'arabe classique à travers les siècles relève au mieux de la foi, aucunement de la démonstration scientifique ; au pire, l'entretien de la confusion sur l'atemporalité de l'arabe classique vise à empêcher une mise à jour cognitive de la culture et des représentations dans les pays dits arabes qui ébranlerait cette idéologie et ferait perdre à ses tenants leur piédestal politique et économique²⁴. La langue et la culture une fois réputées atemporelles, pourquoi les modes de pensée, les régimes politiques, et les modes de gouvernance ne le seraient-ils pas ? Simple déduction de sens commun comme le constate Georges Steiner²⁵

« Comme bien souvent dans la confusion qui est notre lot, le grain vital, la configuration vivante est celle du sens commun » (p37)

3.b) La langue arabe scolaire et l'histoire

Silvain Auroux²⁶, dans un compte rendu synthétique de l'évolution de la pensée linguistique arabe classique, nous parle des débuts de la normalisation/ institutionnalisation de cette langue eu égard à ses nouvelles fonctionnalités sociales, politiques et symboliques de langue officielle de l'empire islamique sous le calife Omeyyade Abdelmalik Ibn Marwân entre 675 et 705 [la prédication du Prophète Mohammed a eu lieu entre 610 et 632 date de sa mort].

C'est aussi, en plus de cette nécessaire institutionnalisation de l'arabe comme langue officielle de l'empire islamique, désormais un peu vaste, le besoin de conceptualisation et d'unification du niveau symbolique lié à la fixation du Coran et de son interprétation (comme il en a été du sanscrit ou du latin) en tant que source de légitimation de l'expansion et de la suprématie arabes sur les peuples autochtones (*'açabiyya*). Voilà, nous emble-t-il « *l'origine et le moteur fondamental de la recherche linguistique dans le monde arabo-islamique* »²⁷.

C'est à cette époque (8^{ème} siècle) que la graphie arabe a été fixée avec tant soit peu de précisions comme l'ajout des points diacritiques souscrits et suscrits pour distinguer les consonnes comme /b/, /t/, /y/, /n/, /th/, /dj/, /h/, /kh/, /z/, /gh/etc. Abu Al-'aswad ad-du'alî (m. en 688 ?) aura réussi à établir les parties du discours (*al-kalâmu ismun, wa fi'lun wa harf*) et la fixation par des points, ajoutés à la fin des mots, de leurs désinences casuelles (*al-'îrâb : ad-damm, al-fath, al-djarr* mouvements caractéristiques de la bouche et des lèvres lors de l'articulation).

Al-Khalîl bnu 'ahmad (m. en 787), réalisa un traité de métrique (selon un algorithme mathématique) puis le premier dictionnaire arabe (*kitâb al-'ayn*, consonne dont le point d'articulation est le plus profond dans l'appareil phonateur), suivi par son disciple Sibawayh (m. en 787) qui réalisa *al-kitâb* - ouvrage complet de grammaire arabe classique (syntaxe, morphologie, phonétique articulatoire et combinatoire), devenu fondateur en la matière et véritable référence obligée de tous les chercheurs arabes anciens et modernes en linguistique arabe.

A partir du 9^{ème}/10^{ème} siècle, l'intérêt pour la logique aristotélicienne et son rapport à la grammaire²⁸ émerge dans la pensée arabe classique, dont on se contentera de citer **Abu Sulayman** (m. en 844) qui avance la thèse que le langage est le développement logique des sons naturels, amenant par là même les débats sur l'origine du langage repris par beaucoup de grammairiens y compris **Ibn Djinnî** dans ses *khaçâ'iç* ; **Az-Zadjâdjî** (m. en 948) dans son *al-'idhâh fî 'ilm an-nahw* introduit la réflexion logique dans l'explication des causes grammaticales ; suivi par **Al-Fârâbî** (870-950) fin connaisseur de la logique stoïcienne, du livre d'Aristote sur l'interprétation, et grand platonicien qui positionne la logique avant tous les arts en lui adjoignant la Rhétorique et la Poétique.

Ibn As-Sarrâdj (m. en 928) commet son traité de grammaire *kitâb al- 'uçûl fî an-nahw* qui éclaire d'un jour nouveau les fondements logiques de la grammaire et enclenche la réflexion logique arabe ancienne qui trouve son expression dans les travaux scolastiques du xiième/xvème siècles.

N'est-ce pas logique de considérer que ce développement a mené droit vers cette mythique confrontation (*munâdhara*) entre le grammairien **abu sa'îd as-sirâfî** (m. en 979) et le logicien **Abu Bichr Mattâ bnu yunus** (m. en 970), dont les péripéties sont rapportées par **Abu hayyân at-tawhîdî** (mort en 1023) dans son *Al-'Imtâ' wa l-mu'ânasa* puis différemment dans ses *muqâbasât*²⁹.

Cette confrontation est le témoin de la forte présence de la pensée logique dans la pensée grammaticale arabe. Témoin, certes, mais pas une limite puisque, bien après, les débats philosophiques se sont poursuivis sur le rapport entre langue arabe et logique dont nous citerons **al-ghazâlî** (1068-111), **ibn Rushd** (1126-1198) et plus particulièrement **ibn al-'anbârî** (m. en 1191) dans son *luma' al-'adilla* (= les preuves brillantes) où il expose les degrés de grammaticalité/acceptabilité des énoncés.

Enfin, nous nous arrêterons à **Abu Hilâl al-'askarî**³⁰ qui commet *Kitâb al-furuq fî l-lugha*, un traité de lexicologie arabe dans lequel il montre, fonctionnalisme avant l'heure (à différence de signifiant, différence de signifié), l'inexistence de synonymes dans la langue arabe.

Ce rapide survol nous permet de revoir quelques stations de l'évolution historique de la dynamique pensée linguistique arabe ancienne. Il nous permet aussi de mettre en perspective les attitudes des arabisants contemporains dans le monde dit arabe, s'inscrivant dans la tendance hégémonique des pouvoirs, afin de souligner en creux les postures idéologiques dans lesquelles il se sont emmurés, car l'histoire nous montre bien qu'il y a bien eu, dans le domaine des études arabes grammaticales et rhétoriques anciennes, autant que dans le domaine philosophique et humaniste, des courants de pensée moderne (de leur époque) rationnels et ouverts que le discours conservateur, notamment religieux, s'évertue à nier. Le fait de s'agripper à des postures conservatrices et à les imposer, tout en oblitérant et culpabilisant ce passé brillant de la pensée arabe ancienne, est en soi une attitude nuisible à cette langue ; comme en lexicographie/ lexicologie

où il en a résulté, entre autres dégâts, un retard dramatique de l'arabe scolaire qui, aujourd'hui, l'amoinde face aux autres langues concurrentes.

D. Reig résume cette posture ainsi :

« La **lexicographie arabe a subi**, à toutes les époques de son histoire, **ces contraintes psychosociologiques** et, en cette fin de XX^{ème} siècle, **continue à compiler les sources anciennes pour empiler les sens archaïques et classiques**, comme des vagues qui viennent à intervalles réguliers mourir sur la même grève. Elle **donne encore, presque exclusivement, des versets coraniques et, parfois même, des vers archaïques comme illustration de la langue**, sous prétexte qu' « un mot arabe ne meurt pas » et **qu'un Arabe du IV^{ème}/X^{ème} siècle serait capable de comprendre tout ce qui s'écrit et se dit aujourd'hui**. J'ai déjà évoqué ailleurs le mythe de l'éternité de la langue arabe, simple corollaire, en fait, de la croyance religieuse en la Résurrection (al-ba't) ». (p69)

C'est ce que nous retrouvons aujourd'hui encore, diffusé dans le cours d'arabe scolaire dans le système éducatif algérien à quelque haut niveau que ce soit. Il est pour le moins curieux qu'on n'ait pas pensé, dans aucune université arabe, à distinguer l'enseignement de la langue, la littérature et la culture arabes classiques de l'enseignement de la langue et la littérature arabes modernes en instituant par exemple une licence ou une post-graduation de langue et lettres arabes modernes !

Pourquoi n'enseigne-t-on pas non plus l'épistémologie générale des sciences du langage et de la langue arabe elle-même que le professeur Abderrahmane Hadj Salah (entre autres) a déjà entamé dans sa thèse de doctorat d'Etat non publiée?

Dans la même veine, s'est-on jamais demandé en vertu de quelle rationalité le *lisân al-'arab*, qui date bien du 14^{ème} siècle, composé par un illustre Maghrébin³¹, peut-il être tenu pour le réceptacle incontestable et définitif des significations de la langue arabe classique- véhicule du texte de la Révélation (7^{ème} siècle)- qui l'a précédé, en même temps que de celles de la langue arabe moderne- véhicule des textes du 21^{ème} siècle, qui lui a succédé ?

4) la perte de domaines subséquente de la langue arabe scolaire

Cette posture conservatrice monomaniaque a empêché la lexicographie/ lexicologie arabe, source de créativité infinie, d'évoluer et l'a mise, parallèlement à l'accélération des avancées scientifiques de l'ère de l'intelligence artificielle qui décuple la vitesse et les capacités inventives de l'homme, dans la posture d'un coureur disqualifié d'avance dans la compétition avec les grandes langues de la création et du savoir scientifique qui, elles, ont développé des capacités d'adaptation extraordinaires avec les nouveaux contextes cognitifs.

Confinée par trop de conservatisme à l'auto-contemplation narcissique dans la camisole d'un passé mythique, la langue arabe scolaire a perdu beaucoup de domaines y compris ceux la concernant elle-même.

Non seulement le savoir scientifique moderne en croissance exponentielle n'est pas produit dans le monde dit arabe, mais, pis, la traduction vers cette langue avec tous ses défauts, n'est ni désirée, ni encore moins encouragée institutionnellement. Le retard est si important que les meilleurs traducteurs ont des peines insurmontables face aux domaines scientifiques même vulgarisés du fait que la terminologie et le métalangage scientifique, propriété intrinsèque des sciences, sont les

produits condensés d'une pensée qui avance en conceptualisant, et ne sont pas de simples mots de la vie quotidienne³² qui, faut-il le préciser, s'est remarquablement complexifiée.

Il s'agit essentiellement d'établir des typologies culturelles par autant de lexicographes/lexicologues, linguistes, sociolinguistes, ethnologues, anthropologues et de sociologues ou comme le dit Daniel Reig, de culturologues³³ afin de pouvoir jeter le pont entre un système cognitif et un autre, un contenu encyclopédique et un autre, une culture et une autre, et en fin de compte entre une langue et une autre. Pouvoir traduire sans demander à ce que le traducteur subsume en lui-même, à la manière d'un thaumaturge, la totalité des fonctions intellectuelles et scientifiques de l'humanité.

A-t-on pensé de quelles références bibliographiques un chercheur arabisant monolingue dispose-t-il dans les domaines de la pensée scientifique modernes et contemporaines dans sa langue de base ? Esquisser une réponse à cette question non triviale permet de montrer l'âpreté du chemin.

D. Reig³⁴, affirme que :

« En effet la démarche **onomasiologique** semble coller au naturel dans la mesure où elle part du concept pour rechercher les signes linguistiques qui lui correspondent, en d'autres termes, **elle part de l'idée à exprimer pour arriver aux mots qui vont permettre d'exprimer cette idée** » (p63),

Ayant à l'esprit cette affirmation, pensons à quels termes arabes, l'esprit du traducteur, qui aura bien compris les concepts scientifiques dans leur langue étrangère d'origine, aura-t-il recours pour en rendre compte? D'où lui viendraient-ils en l'absence de la pensée elle-même ? Les opérations de déverbalisation et de reverbération se feront avec peine en causant de véritables désastres sémantiques qui aplatiront la version arabe et la dépouilleront de sa nécessaire précision terminologique de départ.

Pouvoir traduire présuppose un contexte sociétal d'ouverture, de dynamisme et de liberté de la pensée critique, mais aussi la mise en branle d'un mouvement de pensée socialisé et synergique d'un ensemble d'acteurs scientifiques toutes disciplines confondues.

Le maître mot est la création, l'appropriation et la mutualisation des savoirs, car on ne peut atteindre une inter-sémiotique hétéroglose³⁵ relativement équivalente dans un contexte de déséquilibre patent entre deux pensées et deux systèmes d'expression mis en compétition, particulièrement en matière de métalangage scientifique.

Où en sont les universités algériennes de cette exigence ?

5) Postures épistémologiques

L'attitude condescendante des classes au pouvoir (violence symbolique) à l'égard des langues maternelles des Algériens illustre bien l'idée fondamentale développée par P. Bourdieu dans son *Ce que parler veut dire,...*³⁶. Une tendance importante dans la pensée arabe ancienne continue aujourd'hui encore à nier l'histoire et à perpétuer des mythes de pureté comme le locuteur idéal mais réel ! (*façîh*), et de langue idéale (*façîha*), de pieux prédécesseurs (*as-salaf as-sâlih*), de période islamique idéale (cité de Médine), de pieux transmetteurs du Coran –longue chaîne de transmetteurs présentés comme des êtres merveilleux dotés de qualités angéliques...tous dignes de figurer dans *La cité idéale* de Farâbî (*al-madîna al-fâdhila*) ou dans *Alice dans le pays des merveilles*.

La volonté d'imposer une langue ou un registre de langue, qui est celui des classes dominantes, ou celui d'une époque perçue comme primordiale, se fait sous couvert de la recherche d'une certaine « pureté » linguistique platonique qui aurait caractérisé cette langue à une époque mythique. Elle a mené à la chasse au « *dakhîl* » (intrus), emprunt à une autre langue, et au '*âmmî* (vulgaire)... Cette posture persistante empêche l'arabe scolaire de s'enrichir en empruntant aux langues de sa famille linguistique et aux dialectes modernes décriés comme « dégradation » du parler clair (*façîh*).

Pourtant la langue coranique elle-même contient beaucoup d'emprunts tant au syriaque qu'aux autres langues alentours comme le persan.

5.b) Traduction des métalangages scientifiques vers l'arabe

Une thèse de doctorat³⁷ sous notre direction, soutenue à Paris 13/ France, en Mars 2013, a traité de la traduction du métalangage des sciences du langage vers l'arabe scolaire et a abouti à ce même résultat : l'intraduisibilité de ces sciences vers l'arabe scolaire. (une revue critique des traductions réalisées par les tunisiens, marocains, libanais et celle de M. Yahiatène³⁸.

Nous avons, dans une critique systématique des efforts de traduction de R. Benmalek³⁹, déjà montré comment la traduction du métalangage scientifique devait s'entourer de précautions afin d'éviter de malencontreuses dérivations ou emprunts eu égard au système morphosyntaxique et sémantique de l'arabe scolaire, mais surtout d'éviter de traiter les termes de métalangage comme si c'était des mots ordinaires ou d'en générer, tenant compte seulement du critère de l'arbitraire absolu du signe ou même en dédaignant la nécessaire hiérarchisation du métalangage scientifique.

En effet, nous rappelions que si la théorie scientifique consiste en

« Un ensemble de termes, de définitions et de propositions, en relation les uns avec les autres, qui propose une vue systématique d'un phénomène, dans le but d'en rendre compte et d'en prédire les manifestations » (cité par A. Dourari, *Ibid.*),

Il est alors évident que traiter le métalangage d'une théorie (car des différences existent entre les théories) pour le traduire d'une sémiotique verbale en une autre, devrait se fonder sur la considération que :

« Le métalangage scientifique d'une discipline se présente sous l'aspect d'une construction terminologique précise organisée à la manière d'une hiérarchie ou d'un corps de définitions cohérentes dont le rôle est de permettre la traduction d'un langage-objet (dont les termes sont ambigus) dans ce langage-outil (dont les termes sont préalablement et explicitement définis). C'est pour cela que le métalangage est dit translatif » (cité par A. Dourari, *Ibid.*)

On sait que cette attitude nonchalante ou pusillanime (terreur intellectuelle inspirée par la violence symbolique ou physique des conservateurs) est ancienne dans les travaux d'intellectuels arabes y compris auprès de sommités comme Averroès. Khalid Zekri dans un article intitulé « la mémoire culturelle et historique »⁴⁰ rapporte :

« Dans le même livre Kilito évoque le commentaire de *La Poétique* d'Aristote par Averroès dans l'avant dernier chapitre intitulé « *yawmun fî hayât ibn rushd* »...Celui-ci s'appuyant sur la traduction de Mattâ ibn younous, a utilisé le *madîh* [=l'éloge] pour désigner la *Tragédie* et le mot *al-hijâ'* [= le satyre] pour définir la *Comédie*. Il a, par là même, reproduit le même dans l'autre **en réduisant l'épistémologie de la dramaturgie**

grecque à l'épistémologie de la poésie arabe...Derrière la fausse traduction des notions de *tragédie* et de *comédie*, le commentaire d'Averroès trahit ce qu'il tente de dissimuler : l'inquiétude du philosophe musulman envers la mimésis » (p 147)

Dans la même veine, on peut rappeler la traduction arabe de *La comédie divine* de Dante qui a été amputée de ce qui se rapporte à l'Islam ou même du texte des *Mille et une nuits* dont la publication in extenso a été source de graves troubles provoqués par les conservateurs égyptiens et dont la copie a été retirée du commerce.

Les conservateurs arabes, on le sait, agissant en censeur et s'arrogeant le statut de tuteur/recteur de la conscience de la société, veulent tenir cette dernière en laisse dans la limite de la pensée et de la bibliographie agréées par eux.

Il ne sied pas, ici, de faire l'inventaire des choix traductionnels malheureux que M. Yahiatène a été amené à faire, mais je crois devoir dire que beaucoup des termes posés par M. Yahiatène, la plupart du temps sous les pressions conjuguées de contraintes dont nous avons esquissé les contours ci-dessus, ne sont pas exemptes de cette critique. Ainsi dans sa traduction du livre pionnier de K. Taleb Ibrahim⁴¹, on le voit passer du titre original « *Les Algériens et leur(s) langue(s)...* [Noter le pluriel] à *Al-djazâ'iriyûn wa l-mas'ala l-lughawiyya* [=Les Algériens et la question linguistique] où la pluralité est effacée au profit du singulier qui n'était qu'une option dans le titre originel et devenu seule possibilité en vertu de la traduction arabe.

5.c) La sociolinguistique et l'arabe scolaire (dit *fuçhâ*)

Dès l'abord, on constate que le terme de *fuçhâ*, appliqué à la langue arabe moderne et contemporaine, suggère un ascenseur toujours fonctionnel reliant les phases traversées par cette langue- la plus anciennement connue et la plus récente-comme si l'arabe pouvait traverser l'histoire sans altération comme l'ombre traverse la rivière sans se mouiller, dit une devinette kabyle !

Par ailleurs, afin de suggérer l'importance fonctionnelle postulée de l'arabe scolaire, il en est qui iront rechercher des aspects de théories qui n'ont rien à voir avec la situation sociolinguistiques des sociétés arabes. C'est ainsi qu'est sollicitée la théorie du **continuum linguistique** où le locuteur des sociétés arabes est perçu comme un personnage capable de passer imperceptiblement de sa langue maternelle (suggérée comme étant nécessairement de l'arabe et le même partout), en transitant par un arabe médian et enfin arrivant jusqu'à un arabe soutenu !

La fausseté d'une telle perception est évidente, car le registre soutenu n'est disponible que pour les happy few, les locuteurs jouissant d'un haut niveau de formation universitaire, alors que cet arabe médian demeure, depuis son invention, un objet insaisissable. Ensuite, il ne s'agit pas tant de registres de langue que, carrément, de langues différentes : l'égyptien, l'algérien, le libanais, le khalîdjî... opposés entre elles et à cet arabe scolaire ou *façîh*.

Affirmer par exemple que l'arabe scolaire (dit *fuçhâ*) est la langue commune des sociétés arabes (en fait des élites arabisantes dans ces sociétés très différenciées) et que cela lui suffirait pour mériter les « immenses » efforts qui lui sont consacrés, tranche comme un oxymoron avec ces sempiternelles plaintes pathétiques sur l'absence de coordination (en dépit du fameux *markaz tansîq at-ta'rib*,

de L'ALECSO et des *madjâmi' al-lugha l-'arabiyya*) en matière de création néologique ou d'arabisation des terminologies de la pensée scientifique contemporaine où le quant à soi prévaut : Si cette langue était réellement commune, aurait-on eu cette cacophonie terminologique ? Aaurait-on eu besoin d'arabiser ? Mais le problème est ailleurs, on vient de le montrer.

5.d) Pour conclure : La mise à mort du champ du savoir

A quel type de savoir peut-on s'attendre quand on a coupé celui-ci doublement des sources rationnelles occidentales productrices des connaissances scientifiques modernes en état de continuelle mutation, d'un côté, et des sources rationnelles arabes anciennes en implémentant la politique d'arabisation conservatrice ? A cette situation déjà dramatique, on y ajoute la mise du savoir scientifique sous un double étouffoir : la pensée religieuse la plus violente et la plus fermée adossée à une pensée dite nationaliste (au pouvoir depuis une éternité) tout aussi fermée et rétrograde ! Quelle résistance peut-il rester au champ scientifique universitaire quand on ajoute à tous ces obstacles majeurs, celui de l'installation de toute la chaîne de commandement de l'université et du système éducatif sous le dictat des plus médiocres, puisqu'aucune élection n'y est permise ?

L'hétéronomie du champ du savoir et sa progressive destruction constituent, pour les pouvoirs arabes illégitimes et autoritaires, un puissant bouclier contre le changement social qui renforce l'effet repoussoir de l'islamisme qu'ils entretiennent à cet effet.

Gageons que l'intensification de la communication à l'échelle mondiale grâce à l'Internet et aux réseaux sociaux, que les ultralibéraux et les opinions progressistes occidentaux empêchent de censurer pour des raisons commerciales pour les uns et pour des raisons humanitaires, pour les autres, soutiendront les opinions locales arabes qui militent pour le changement social. Le printemps arabe n'en est qu'un précurseur que tous les dictateurs arabes ont vilipendé et pour cause !

Cependant, des intellectuels œuvrent à diffuser le savoir scientifique critique et feus Mohammed Yahiatène et Djamel Guerrid, hommes pétris d'algérianité, de maghrébinité et d'humanisme, humbles, compétents, ouverts sur la pensée universelle, furent des universitaires dignes qui ont agi dans ce sens.

« L'homme de qualité, dit Confucius⁴², recherche ce qui est vertueux et le maximum de lui-même ; l'homme vulgaire recherche ce qui est profitable et le maximum des autres ».

M. Yahiatène et Djamel Guerrid étaient des hommes de qualité.

Abderrezak DOURARI

¹ M. Arkoun, *Humanisme et islam, Combats et propositions*, Barzakh, Alger, 2007

² A. Dourari, « Hétéronomie du champ du savoir et effondrement du système éducatif... » in *Repenser l'université*, à paraître, Arak Editions, 2014 ?

³ Voir mon « pouvoir et savoir en Algérie, pour un essai de sémiotique sociale », colloque CREAD, du 10 au 12/11/2007

⁴ Charles Rizq, *Les Arabes ou l'histoire à contresens: le monde arabe aujourd'hui*, Paris, Albin Michel, 1992

⁵ V. Accord entre le ministre de l'éducation, de l'enseignement supérieur et celui des Affaires religieuses du 12 Mai 2012 en présence du président du parti En-Nahda sur *le retour à l'enseignement zeitounien originel*. (V. aussi le manifeste des intellectuels tunisiens, juin 2012). Nous reprenons ici une bonne partie de ce que nous avons écrit dans l'article sous le même titre dans l'ouvrage collectif *Repenser l'université*, coordonné par Nadir Maarouf, à Paraître chez Arak Ed., 2014

⁶ Mohammed El-Medlaoui, *LinkedIn*, 2013

⁷ Le premier ministre algérien en visite dans cette ville (fin 2013), en pleine crise ethnique et sociale, a critiqué son université de ne pas être une université de technologie, comme si cette décision dépendait d'elle et non pas des pouvoirs publics et comme si les mathématiques ou la technologie étaient mieux outillées pour régler cette crise chronique !

⁸ Omar Aktouf, *Halte au Gachis, En finir avec l'économie-management à l'américaine*, Arak Ed., 2013

⁹ Voir l'évolution des révolutions arabes en Tunisie et en Egypte surtout (entre 2010 et 2012) où la chute des dictatures a engendré une prise de pouvoir par les islamistes que la société continue à combattre en agissant pour la première fois dans une posture critique assumée contre le discours islamiste et leur dictature théologique. Ce qui est d'ailleurs une remise en cause de soi par soi, l'islamisme ayant de la sympathie dans l'esprit de beaucoup de Musulmans sans vraiment le penser sérieusement.

¹⁰ Edgar MORIN, 2012, Préface au livre d'ARKOUN, *La construction humaine de l'Islam, Entretiens avec Rachid Benzine et Jean-Louis Shlegel*, Albin Michel, 2012

¹¹ V. Al-Wâhidî N-nisabûrî, *asbâb an-nuzzûl*, Dâr al-kutub al-'ilmiyya, Beyrouth, 1986

¹² Mohammed Abdessalam Farag, *Al-farîdha al-ghâ'iba (Al-Jihâd: the forgotten Pillar, (Canada, n.d.))*. 37. 1978

¹³ V. Arkoun M., *Humanisme et Islam, Combats et propositions*, Barzakh, Alger, 2007, p290 sq.

¹⁴ On voit bien maintenant ses ravages et ses contradictions de manière patente dans les différentes crises structurelles qui l'affectent de manière grave depuis 2006 où l'Etat qui le représente le mieux, les USA, croule sous l'effet de sa dette dont le plafond est relevé chaque année pour pouvoir payer les salaires des fonctionnaires de la Maison Blanche (septembre 2013).

¹⁵ Omar Aktouf, *Halte au gâchis*, Arak Ed. Alger, 2013

¹⁶ Reiffers, « Vers un nouveau régime de croissance en Algérie : pour une stratégie nationale d'implantation de l'économie de la connaissance », Commissariat général à la planification, 2009

¹⁷ V. réaction d'André Nouschi sur *Liberté* du 13/07/2010 et des pétitions à ce sujet.

¹⁸ Marcel Mauss, *Essai sur le don*, ENAG Editions, 1989, p 198

¹⁹ Daniel Reig se présente lui-même ainsi : « *Mon entreprise lexicographique qui est concrétisée dans la confection du dictionnaire as-sabîl se situe donc au carrefour de la tradition et de la modernité. La tradition c'est celle que les linguistes de l'âge d'or de la civilisation arabe ont puissamment contribué à installer par une réflexion extrêmement riche et nuancée, mais ignorée tout à fait par les fabricants arabes contemporains de dictionnaires. La modernité, c'est celle de l'analyse métalinguistique actuelle qui va puiser ses sources dans un structuralisme authentique et dans les découvertes de la sémiotique. Et c'est parce que cette modernité à la pointe de la recherche scientifique est vécue profondément qu'elle n'a pas honte de renouer avec la tradition* », in *Al-Lisâniyyât*, revue du CRSTDLA, N°11, 2006, Alger, pp 39-64

²⁰ Daniel Reig, « Dictionnaire et idéologie dans la culture arabe », in *Studia Islamica*, Ex fasciculo LXXVIII, Maisonneuve et Larose, MCMXCIII (1993), p72

²¹ Ibn Mandhûr dit al-maghribî

²² Djamel Kouroughli, « Moyen arabe et questions connexes », UMR 7595 CNRS, disponible sur le site <www.cnplet.net>

²³ Djamel Kouroughli, « *hawla târîkh al-lugha al-'arabiya, muqâbala 'adjrathâ al-'ustâdha salâm dyab ma'a ad-duktûr djamel kouroughli* », ENS de Lyon, le 14/11/2007 (disponible sur <www.cnplet.net>

²⁴ Abderrezak Dourari, « La langue arabe scolaire a été imposée comme une vision conservatrice du moment », in *Algérie News*, quotidien nationale algérien, du04/07/2010, p19

²⁵ Georges Steiner, *Errata, Récit d'une pensée*, Gallimard, paris, 1998

²⁶ Sylvain Auroux, *La philosophie du langage*, Puf, 1^{ère} éd., 1996 p365 sq.

²⁷ Sylvain Auroux, *Ibid.*

²⁸ Sylvain Auroux, *Ibid.*

²⁹ Abderrezak Dourari, *Dialogue entre le Maghreb et le Machreq, le discours idéologique arabe contemporain*, Thèse de doctorat de la Sorbonne, Paris, 1993, pp236-247

³⁰ Une parmi les références préférées de Mohammed Yahiatène

³¹ A. Dourari, "Algeria: Cultural Multiplicity and Unity Dialectics", Inédit, in *Multiculturalism in North Africa*, sous la direction de Moha En-Nadji (à paraître Routeledge, 2014)

³² A. Dourari, « Fonctionnement du métalangage scientifique et problème de la traduction vers la langue arabe scolaire », in *Al-Lisâniyyât*, Revue du CRSTDLA, N°11, 2006, Alger, p83-100

³³ Daniel Reig, « Sémasiologie/onomasiologie : la voie arabe de la lexicographie », in *Al-Lisâniyyât*, N°11/2006, Alger, p39-63

³⁴ Daniel Reig, *Ibid*, p 63

³⁵ A. Dourari, « La formation en master de traduction à l'université d'Alger : la part du savoir faire empirique et celle des sciences du langage », Conférence Beyrouth, du 12 au 15/05/2010

³⁶ Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire, l'économie des échanges linguistiques*, Fayard, 1982

³⁷ Sibachir Zina, *La traduction en arabe de la terminologie des sciences du langage ; structuration morphosémantique des unités terminologiques : approche traductive français-arabe*, codirigée par A. Dourari et Gérard Petit, Paris 13 et Alger2, Mars 2013

³⁸ Dominique Maingueneau, *Les termes clés de l'analyse du discours*, Seuil, Paris, 1996

³⁹ In *Al-Lisâniyyât*, N°11, Op. Cit., Alger, 2006.

⁴⁰ Khalid Zekri, « la mémoire culturelle et historique », in *Repenser le Maghreb et l'Europe, Hybridations, Métissages, Diasporisations*, s/d de Alfonso de Toro, Khalid Zekri, Réda Bensmaya et Hafid Gafaiti, L'Harmattan, Paris, 2010

⁴¹ Taleb al-Ibrahimi Khaoula, *Les Algériens et leur(s) langue(s)*, Al-Hikma, Alger, 1998

⁴² Cité in O. Aktouf, *Halte au gâchis, en finir avec l'économie management à l'américaine*, Arak Ed., Alger, 2013